

Berlinale 2020 Parfums de fin du monde

Anne-Christine Loranger

Number 323, July 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95102ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loranger, A.-C. (2020). Berlinale 2020 : parfums de fin du monde. *Séquences : la revue de cinéma*, (323), 36–37.



Berlinale 2020

Parfums de fin du monde

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Avec le recul, on constate que l'atmosphère qui régnait lors de la Berlinale 2020 était annonciatrice des événements à venir. Il y régnait, déjà, une atmosphère de fin du monde : journalistes masqués, centre d'achats Arcade vide en vue de rénovations, files d'attente avant de pénétrer dans les salles du Berlinale Palast. La menace de la COVID-19, sournoisement, planait. Aucun de nous ne se doutait pourtant que les mois à venir sonneraient le glas du cinéma en salle dans le monde entier. Ni que nous nous retrouverions tous confinés en solitaire devant Netflix, deux petites semaines après la remise des prix. Ni que Cannes et des dizaines d'autres festivals seraient annulés ou diffusés entièrement en ligne. Ni les morts...

Déjà avant son commencement, la 70^e Berlinale a offert une variation sur le thème du scandale aux nouveaux directeurs Carlo Chatrion et Mariette Rissenbeek, qui eurent à gérer les réactions face à la découverte du passé nazi d'Alfred Bauer, directeur de la Berlinale de 1951 à 1976. Puis, le matin même de l'ouverture officielle, la tuerie néonazie de Hanau est survenue, avec ses neuf morts et cinq blessés dans deux bars à shisha, ce qui plomba la cérémonie où notre Philippe Falardeau présentait *My Salinger Year*, le film d'ouverture.

Chose fort curieuse lors d'un festival international, les thèmes se recourent très souvent au sein des sélections et font écho à leur époque, voire la précédent. La solitude, sentiment qui serait universellement partagé durant les mois à venir, était le constituant majeur de plusieurs films importants comme *The Roads Not Taken*, de la grande poète du cinéma Sally Potter (*The Party*, *Orlando*) avec Javier Bardem dans le rôle d'un homme perdu dans les délires des routes intérieures et accompagné de peine et de misère par sa fille, interprétée par Elle Fanning. De même, l'énigmatique *Siberia*, d'Abel Ferrara (*Bad Lieutenant*), nous promène dans l'archipel du goulag intérieur de Clint, un Américain tenancier d'un bar perdu dans les solitudes sibériennes. Solitude ressentie également par les deux adolescentes aux prises avec le défi de se faire avorter aux États-Unis dans l'excellent *Never Rarely Sometimes Always*, d'Eliza Hittman (*Beach Rats*), qui s'est vu décerner le Grand Prix du Jury. Finalement, *Persians Lessons*, de Vadim Perelman (*House of Sand and Fog*), nous entraîne dans le monde carcéral, en nous racontant l'histoire d'un Juif envoyé dans un camp de concentration, qui sauve sa vie en se faisant passer pour un Perse et se voit obligé de donner des cours de farsi (langue dont il ignore tout) à l'un des officiers supérieurs du camp. Finalement, *Undine*, de Christian Petzold, portait sur la solitude d'une sirène moderne superbement interprétée par Paula Beer (Ours d'argent de la meilleure actrice) et *Volevo nascondermi (Hidden Away)*, de Giorgio Diritti, sur la vie solitaire et douloureuse du peintre italien Antonio Ligabue, récompensé de l'Ours d'argent pour Elio Germano.

Le thème de l'être humain confronté à des situations politiques et humaines impossibles semble avoir inspiré plusieurs œuvres cette année, entre autres le film iranien *There Is No Evil*, de Mohammad Rasoulof, sur la peine de mort en Iran, le truculent *Effacer l'historique*, des Français Gustave Kervern

et Benoît Delépine, ainsi que le très attendu *Berlin Alexanderplatz* du cinéaste allemand Burhan Qur-bani. Même au Moyen-Orient, les essais d'Hannah Arendt sur la banalité du mal trouvent un écho au sein de *There Is No Evil*, gagnant de l'Ours d'or, une juxtaposition de quatre courts métrages sur les exécutants de la peine capitale, quatre essais se répondant les uns aux autres et ouvrant la discussion sur le degré de responsabilité de ceux qui exécutent les prisonniers emprisonnés par un régime de plus en plus dictatorial. *Effacer l'histoire* raconte la croisade de trois personnes contre les vicissitudes numériques de notre quotidien GAFAM (Google – Amazon – Facebook – Apple). Le jury, présidé par l'acteur britannique Jeremy Irons, ayant reconnu les exceptionnelles qualités humoristiques de ce film dénonçant les drames liés aux médias sociaux, lui a remis le Prix de la 70^e Berlinale (anciennement le Prix Alfred-Bauer) décerné à un film qui ouvre des perspectives sur le cinéma. *Berlin Alexanderplatz*, inspiré du roman éponyme d'Alfred Döblin, porte sur la vie de Francis (Welket Bungué), un réfugié guinéen qui débarque à Berlin décidé à faire le bien après un passé trouble dans son pays, mais qui se retrouve confronté à la dure réalité des réfugiés. On pouvait penser à Hannah Arendt aussi avec *Police* d'Anne Fontaine (*Gemma Boveri, Coco avant Chanel*), qui nous offrait l'impitoyable histoire de trois officiers de la police parisienne (Omar Sy, Virginie Efira et Grégory Gadebois) devant conduire un immigrant illégal à l'aéroport pour qu'il soit extradé vers le Tadjikistan, alors que cela signifie son arrêt de mort.

Sur un versant plus documentaire, ce même thème de l'être humain confronté à la mort et à l'insanité était parfaitement illustré par *Irradiés*, du cinéaste cambodgien Rithy Panh, collage d'images sur la douleur et le chagrin causés par la guerre et l'utilisation d'armes de destruction massive (récipiendaire du Prix du meilleur documentaire). De même, *Curveball*, premier long métrage documentaire de Johannes Naber (*Le temps des cannibales*) sur les informations (fausses) données par un ingénieur chimiste irakien à un expert allemand – et transmises aux Américains, qui fournit à ces derniers l'excuse voulue pour envahir l'Iraq. Mais alors que les Allemands auraient fort bien pu dénoncer la situation, ils choisirent de n'en rien faire... pour sauver la face! Enfin, les expérimentations sinistrement documentaires de *DAU. Natasha*, des Russes Ilya Khrzhanovskiy et Jekaterina Oertel, premier long métrage tiré de la simulation à grande échelle du système soviétique totalitaire baptisé DAU. On y verra Natasha (Natalia Berezhnaya), serveuse dans la cantine d'un centre de recherche nucléaire se faire violemment interroger et violer avec un réalisme absolu. Le film, qui continue de faire scandale pour son exploitation physique et psychologique de ses participants, a remporté néanmoins un Ours d'argent pour l'exceptionnelle cinématographie du directeur photo Jürgen Jürges.

Parfums de fin du monde, donc, au sein de cette 70^e Berlinale. S'il est une leçon à tirer de la pandémie, c'est que tous, nous avons besoin du contact des autres et de la chaleur humaine qui se dégage d'un auditoire uni devant un grand film, une grande émotion commune. Longue vie au cinéma et à ses artistes! ▲

«Même au Moyen-Orient, les essais d'Hannah Arendt sur la banalité du mal trouvent un écho au sein de *There Is No Evil*, gagnant de l'Ours d'or, une juxtaposition de quatre courts métrages sur les exécutants de la peine capitale, quatre essais se répondant les uns aux autres et ouvrant la discussion sur le degré de responsabilité de ceux qui exécutent les prisonniers emprisonnés par un régime de plus en plus dictatorial.»

—
1. *My Salinger Year*

—
2. *There Is No Evil*

